



Charles Monselet.

LA BOUCHE

Si j'étais poète, je me hasarderais à dire que la bouche est la rose du visage humain. Pourtant certaines bouches vermeilles et un peu charnues ressemblent à deux cerises superposées, ce qui indique de la tendresse et même une ardeur impétueuse dans les sentiments. Il en est encore qui ne sont

pas sans analogie avec une grenade qui aurait été fendue, fouillée et gracieusement modelée, par le ciseau délicat d'un sculpteur. Fleur ou fruit, voilà donc la bouche humaine.

Elle a un charme, une fraîcheur, un épanouissement poétique qu'on ne rencontre chez aucun animal. Le regard du chien, du cheval, de l'éléphant et de certains oiseaux peut soutenir la comparaison avec les yeux si intelligents et si expressifs

Voici ma dernière soirée sur le Nil, elle est admirablement belle et calme. Le fleuve est si paisible, qu'il reflète exactement le ciel criblé d'étoiles, et l'eau murmure doucement entre les aubes du bateau. Pas un souffle d'air, pas un bruit qui trouble cette nuit sereine : c'est une paix divine !

— La suite prochainement. — MADELEINE DE M***.

TREIZE SOUS ET VINGT-NEUF SOUS

Au moment où feu l'Exposition battait son plein, une horde d'individus sortis on ne sait d'où et vivant on ne sait comment étaient venus s'installer aux abords des diverses portes qui donnaient accès dans ce vaste bazar continental. Là foisonnaient les ouvriers de portières, les vendeurs de tickets, les guides, les débitants de coco, de bonbons, de viandes froides, de piccolo, les marchands de plans de Paris, de souvenirs de l'Exposition, de bagues en cuivre doré, de vues, d'indicateurs des rues, du résultat des courses, de la chanson du jour, des règles du jeu de piquet..., j'en oublie, et non des moins pittoresques. Tous ces gens à costumes douteux criaient leurs marchandises sur les tons les plus variés, depuis la voix de Polichinelle enrhumé, jusqu'à l'abolement grave et sinistre du chien de garde, en passant par les différentes tonalités du nasillement et du hurlement. Ils vous happaient les visiteurs au vol, s'attachaient à eux, leur marchant presque sur les pieds, et ne les lâchaient qu'au moment où, les barrières franchies, ces derniers se trouvaient à l'abri de leurs importunités.

C'était alors le beau temps pour messieurs les camelots, nom que l'on donne à ces industriels du pavé qui ne payent ni gaz ni employés et, pour qui les frais matériels d'installation se bornent à l'achat d'une méchante toile verte ou d'un bout de bougie. Avant l'Exposition on comptait à Paris sept mille camelots; aujourd'hui ils sont plus de dix mille.

Dans le nombre, comme bien l'on pense, il y a toute espèce de monde : les uns sont riches, les autres n'ont pas un rouge liard ; les uns sont honnêtes, les autres sont de vulgaires fripons, souvent pis. Le métier de camelot est dur : il exige un gosier solide, une langue agile ainsi qu'une certaine force de résistance contre les intempéries des saisons et surtout la faim. A vendre des « anneaux brisés, la sûreté des clefs » ou « la chaîne et la montre, quinze centimes », on ne mange pas tous les jours des ortolans. Et cependant, il faut qu'aux déboires multiples d'une industrie généralement peu rémunératrice, viennent s'ajouter certains attraits ignorés des profanes, car plus l'on va et plus le nombre des camelots augmente. Paris pour sa part en fournit

un contingent sérieux ; mais c'est surtout en province qu'ils se recrutent. Il y a et il y aura toujours dans les départements des mal contents, des gens à cerveau faible, qui, émerveillés des fortunes, vraies ou exagérées à plaisir, réalisées par certains intriguants ou finauds de leur connaissance, se croiront à leur tour taillés pour un pareil succès. Au lieu de s'en tenir à leur position modeste mais sûre, ils se montent la tête, rêvent de sacs d'or, et un beau jour quittent le logis, plantent là le petit négoce qui les faisait vivre, pour filer sur la capitale, leurs quatre sous en poche. Que feront-ils à Paris ? qu'y trouveront-ils ? Ils ne se sont même pas posé la question ; ils n'en savent rien. Mais une fois arrivés, oh ! alors ce sera bien le diable s'ils ne trouvent pas « quelque chose ». Voilà ce qu'ils se disent tous et ce « quelque chose », combien l'attendent encore qui ne le trouveront jamais !

Puis attendre n'est pas tout : l'estomac s'accommode mal des retards trop prolongés apportés aux repas. Il faut manger. Les maigres économies faites au pays n'y suffisent pas longtemps, bien heureux encore leur propriétaire quand il ne tombe pas entre les serres d'une de ces agences de placement qui, d'un tour de main, vident la bourse des imprudents qui ont recours à elles ! Le jour où ses ressources sont épuisées, le pauvre diable se fait non pas ermite, mais camelot. Avec les quelques sous qui lui restent, il achète un petit stock de ces objets indéfinissables qui s'appellent articles de Paris. Il y a pour cela, dans certains quartiers, dans la rue du Temple et principalement dans le faubourg Saint-Antoine, des maisons dont tous les étages supérieurs, divisés en chambres, sont occupés par de modestes fabricants de jouets et autres babioles. Ils ont avec eux deux ou trois embaucheurs spéciaux qui se rendent sur les boulevards ou aux carrefours les plus animés, munis de la dernière nouveauté. A grands cris ils annoncent l'objet fraîchement inventé, le petit musicien ambulant, la souris automatique, le caniche mécanique : « Vivant ! il est vivant ! Viens ici, Tom ! » Puis chaque fois qu'ils rencontrent un autre confrère :

« Va donc chez un tel, rue... numéro..., tu gagneras plus avec lui qu'avec tes bêtises qui ne se vendent pas. L'article est neuf. Il y a cent sous par jour à gagner. »

Ces utiles indications, que les camelots appellent *la plante*, passent de bouche en bouche. Nos chercheurs de fortune s'empressent de se rendre à l'endroit désigné, et une demi-journée après que la nouveauté a fait sa première apparition sur le trottoir, les boulevards en sont inondés.

Les approches du jour de l'an mettent tout le monde en ébullition : on va, on vient, on furete à droite et à gauche en quête du jouet inédit, de la

primeur à lancer. Aussitôt que le bibelot qui constitue l'innovation de l'année est annoncé prêt, ce sont de véritables courses au clocher; c'est à qui arrivera bon premier chez le fabricant et devancera ses confrères dans la vente sur la voie publique.

A côté de ces camelots qui travaillent, il y en a d'autres moins intéressants et dont le métier n'est qu'un prétexte à une industrie plus lucrative, désapprouvée d'ailleurs par le Code. Un grand nombre de faux monnayeurs, en effet, s'improvisent camelots pour écouler leurs pièces de plomb ou d'étain. Ils procèdent de la manière suivante. Une fois le cercle habituel de badauds formé autour d'eux, ils consacrent quelques minutes au boniment d'usage. L'annonce terminée, un compère achète et donne en paiement une pièce de quarante sous.

« Je n'ai pas de monnaie, » répond le vendeur.

Il y a toujours dans l'assistance une brave personne qui, au lieu de se tenir tranquille, prend la pièce fausse et remet en échange de la bonne monnaie. Quand elle s'en aperçoit, il est trop tard. Si c'est un client qui demande de la monnaie au camelot, celui-ci lui rend une pièce de vingt sous fausse avec des sous, et le tour est joué.

Puisque nous nous occupons des camelots, il est impossible de ne pas dire un mot des *Coulés*. *Coulés* est un substantif qui ne figure point dans le dictionnaire, pour une bonne raison, c'est qu'il appartient au plus pur argot, cette langue bizarre et imagée, que l'on parle dans le monde distingué des messieurs à casquettes monumentales et à pantalons étroits au genou et larges sur le pied. Par *Coulés* on désigne les camelots qui servent, contre écus sonnants, d'indicateurs à la préfecture de police. Ces gens-là, en effet, bien mieux que les agents, peuvent se glisser, sans éveiller les soupçons, dans les bouges, les garnis suspects, repaires ordinaires des malfaiteurs, et surprendre ainsi les secrets des camarades qui racontent leurs méfaits. Munis des renseignements qu'ils recueillent de cette façon, ils se rendent à la préfecture de police, où ils reçoivent un salaire proportionné à l'importance des indications, et qui va parfois jusqu'à vingt-cinq francs. Dix mille francs par an des fonds secrets de la Préfecture, sont employés à rémunérer les services de ces tristes mais utiles personnages.

Une dernière catégorie, que peu de monde connaît, est celle des camelots ingénieux, qui, avec du flair et quelques fonds disponibles, trouvent moyen de gagner vingt francs par jour. Le soir venu, ces mêmes camelots se transforment en gentlemen, et vont se pavaner dans les cafés des boulevards et les restaurants de nuit. Ces barons de la « camelotte » ont toujours devant eux plusieurs billets de cent. Aux ventes publiques, ils achètent à des prix dérisoires des soldes qu'ils revendent à gros bénéfice

dans les quartiers excentriques et dans la banlieue. Il y a quelque temps, deux agents de la sûreté filaient un monsieur, élégamment vêtu, qui leur semblait d'autant plus suspect, qu'ils reconnaissaient en lui un individu rencontré par eux la veille, à Vaugirard, vendant des couvertures de lit en guipure. Nul doute que ce ne fût un malfaiteur. Ils finirent par l'arrêter dans un restaurant de nuit à la mode et le conduisirent à la Préfecture. Mais là, les choses changèrent de face. Le prétendu malfaiteur prouva, pièces en main, qu'il vivait de son travail, et très honnêtement. Force fut de le relâcher et de lui faire des excuses.

La façon de procéder des camelots pour attirer la foule est assez variée. Tantôt ils dessinent sur l'asphalte, à la craie ou au charbon, des figures étranges, qui arrêtent les passants.

Tantôt ils annoncent à haute voix des tours extraordinaires, tels que faire sauter une pièce sur un morceau de papier sans la toucher, ou la faire descendre seule le long d'une ficelle tendue. Les badauds alléchés les entourent bientôt en rangs pressés, attendant l'exécution de la merveille promise. Puis, quand le camelot voit la curiosité générale amenée au point voulu, il laisse là ses pièces et sa ficelle pour vendre ses bibelots. Parmi beaucoup d'autres, un surtout attirera maintes fois notre attention, et son boniment nous est resté dans la mémoire comme un des plus piquants que nous ayons entendus.

Petit, mince, les yeux noirs et vifs, coiffé d'un chapeau melon brun, à bords plats, notre homme choisissait sa place, dans les fêtes publiques, et posait à terre une boîte noire, tout unie. Une bague à la main, il se promenait sans mot dire autour de sa boîte; de temps en temps il la frappait d'un coup léger, s'approchait un peu, semblait écouter, s'écartait brusquement, et se reprenait à tourner. Au bout de cinq minutes, ce manège exécuté à la muette avait attiré un cercle respectable de curieux. C'était le moment. D'une voix perçante et nasillarde l'homme commençait :

« Tenez, mesdames et messieurs (*salut*), parmi l'honorable société (*sic*) qui m'entoure, beaucoup de personnes se demandent certainement : « Que fait cet imbécile à tourner autour de sa boîte ? Est-ce un fou ou un farceur ? Qu'y a-t-il dans ce coffre ? Peut-être de la dynamite, ou une marmotte apprivoisée ? » Eh bien, mesdames et messieurs (*nouveau salut*), je comprends la question de ces personnes, mais ni les unes ni les autres n'ont deviné. Non, mesdames et messieurs (*troisième salut*), ce n'est pas un fou qui a l'honneur d'être devant vous, ce n'est pas davantage un farceur. A l'intérieur de cette petite boîte il n'y a ni dynamite ni marmotte apprivoisée. C'est bien un animal cependant, mais

cet animal est « l'obsipanpan, » un petit serpent rapporté en France par le capitaine de frégate Ledur, lors du dernier voyage qu'il fit aux Indes, cinq mille lieues plus loin que le bout de monde. Ce petit serpent est essentiellement féroce ; quand on le prit, il mordit quatre matelots, qui moururent tous dans des *conversations* (lisez : convulsions) épouvantables. (*Mouvement dans l'auditoire.*) La piqure de ce petit animal est donc mortelle, mais en échange (*sic*), il parle toutes les langues connues, l'anglais, l'italien, le portugais, le suédois, le norvégien, l'allemand, le russe, le grec, le tahitien, le lilliputien et même le français ! Fox ! mon ami Fox, êtes-vous prêt à parler ? (*Coup de baguette sur la boîte.*) Oui ! mesdames et messieurs (*quatrième salut*), Fox est prêt à parler. Et quelle langue préférez-vous parler aujourd'hui ? Allons, Fox, mon ami Fox, répondez ! (*Il se penche sur la boîte.*) Hein ? quoi ? Ah ! l'anglais ! Bien. Mesdames et messieurs (*cinquième salut*), approchez-vous, approchez-vous, Fox va parler anglais à ces dames ! »

Ici les assistants, médiocrement rassurés par la description de la féroce du serpent, hésitaient un instant, puis enfin, la curiosité l'emportant, le cercle se rétrécissait et l'homme continuait :

« Tenez, mesdames et messieurs, trêve de plaisanteries ! Je ne veux pas vous faire languir plus longtemps. Le petit serpent dont je viens de vous parler n'est qu'un petit *esustefuge* (lisez : subterfuge) dont je mers habituellement pour signaler au public les produits que je mets en vente. Mesdames et messieurs, je ne suis qu'un simple prospectus vivant de la maison Troutson et C^{ie}, connue dans l'univers entier (*sixième salut*), et je vais avoir l'honneur de vous offrir ici le produit du travail de pauvres prisonniers indiens, travaillant quinze heures par jour pour gagner la somme de trois centimes ! Les personnes qui ont bien voulu me prêter jusqu'ici quelques minutes d'attention ne regretteront ni leur temps ni leur argent, quand elles auront vu les objets que je ne vends pas, que je donne !

« Le premier objet que je vais vous montrer (*ici le camelot ouvre la boîte mystérieuse et en tire un papier qu'il développe*) est une superbe chaîne, en métal des Indes doré, lustré, et passé au feu. Cette chaîne est formée de 365 mailles et maillons, mailles par les premiers mailleurs de la ville de Paris. A l'une de ses extrémités, cette chaîne porte une superbe clef, dite *barrette*, s'adaptant au gilet. Tenez, mesdames et messieurs, je défie le pick-pocket, le plus habile, le plus adroit, le plus agile, le plus malin, de vous enlever votre chaîne quand elle est retenue à votre gilet par cette superbe clef, dite *barrette*. A cette clef est suspendu un superbe médaillon, orné d'une pierre bleue des îles Makoko, taillée, guillochée, ciselée, passée à la minière (*sic*)

par les premiers tailleurs, guillocheurs, ciseleurs, passeurs à la minière de la ville de Paris. A l'autre extrémité, cette chaîne porte un superbe portemousqueton, monté sur pas de vis, parangonné et orné par les premiers parangonneurs et ornementeurs (!) de la ville de Paris. Tenez, mesdames, et messieurs (*il tend la chaîne sur son gilet*), un brave ouvrier qui a bien travaillé toute sa semaine, et qui se promène le dimanche avec cette superbe chaîne à son gilet, fait l'épatement de tous ceux qui l'approchent et passe pour un « boyau » (lisez : boyard) russe !

« Et ce n'est pas tout !

« Voici maintenant une superbe blague à tabac, en métal blanc dit « maillechior », forgé, cloisonné, laminé, avec couvercle à ressort et le portrait (*sic*) de l'Exposition universelle sur le dessus.

« Et ce n'est pas tout !

« Je donne encore un superbe peigne, comptant 162 dents, en écaille de tortue, galvanisée, coulée, et moulée suivant les formules les plus récentes de la Société hygiénique capillaire de Londres. Les personnes qui connaissent Londres savent que le siège de cette société est Regent Street, Hyde Park Thank you 2, la maison qui fait le coin. Ce peigne, mesdames et messieurs, est d'une solidité et d'une légèreté telles, que vous ne le sentez pas : il passe dans les cheveux comme un oiseau dans l'air !

« Et ce n'est pas tout !

« Je donne aussi un superbe jeu de cartes, avec lequel on peut jouer à la manille, au baccarat, au piquet, à l'écarté, au mariage, à la bataille, au bésigue, au whist, au rams, au nain jaune, au boston, et je donne par-dessus le marché la règle du jeu.

« Cela fait donc, mesdames et messieurs, un, deux, trois, quatre et cinq objets. Eh bien, mesdames et messieurs, me direz-vous : « Combien vends-tu le tout ? »

« Mesdames et messieurs, à Londres je vends le tout cinq francs, à Berlin quatre francs, à Bordeaux trois, à Lyon six, à Marseille huit ; mais à Paris, mesdames et messieurs, tenez, j'ai honte de vous le dire, ce n'est même pas le prix du métal ! Eh bien, à Paris, je vends le tout : un franc ! Je dis donc la chaîne et la clef *barrette*, le médaillon, le portemousqueton, la blague à tabac, le peigne, le jeu de cartes et la règle du jeu, le tout, le paquet entier, vendu vingt sous ! Vingt sous ! Ce n'est pas vendu, c'est donné ! A qui le premier paquet ? »

Voilà le camelot dans toute la splendeur de ses fonctions. N'avais-je pas raison de dire en commençant qu'il faut, pour ce métier, un gosier solide et une langue agile, quand il s'agit surtout de débiter ce boniment une dizaine de fois par jour ?

ANDRÉ MARSAY.